

Histoire de Jacou

Du château et de ses jardins

A. Blanchemain et O. de Labrusse, en collaboration avec C. Baudouin et R. Lopez





Édito

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Notre ville de Jacou recèle un patrimoine historique rare et précieux. Son château, son parc et ses jardins remarquables constituent un bien commun que nous devons préserver. Pour cela, il est important de connaître et de comprendre l'histoire de ces sites.

A travers cette brochure, je vous invite à découvrir ou à redécouvrir Jacou. Cet ouvrage est le fruit du travail mené par l'association « Histoire et patrimoine ». Pour cela, elle a consacré beaucoup de temps aux travaux de recherches et de rédaction. Je tiens donc à remercier chaleureusement Antoine Blanchemain, Olivier de Labrusse, Christine Baudouin et René Lopez, ainsi que l'ensemble des membres de l'association qui ont pris part à l'élaboration de ce projet, pour leurs textes et leurs ressources iconographiques.

Comme nous l'expliquent les auteurs, Jacou fut durant plusieurs siècles un petit village centré autour de son château. Même si l'évolution et la transformation de notre commune ont modifié cette conception, il nous appartient d'entretenir et de valoriser le patrimoine qui représente un atout considérable pour Jacou.

Depuis plusieurs années, de nombreuses actions, coordonnées aujourd'hui par Christine Delage conseillère municipale déléguée au patrimoine historique, sont menées par la commune. La restauration de la Maison de la Coquille inaugurée en septembre 2012, l'entretien des jardins du château grâce aux chantiers jeunes, les expositions culturelles organisées au sein de la chapelle Saint-Pierre-aux-Liens, les manifestations associatives dans le parc de Bocaud, ne sont que quelques exemples de cet engagement.

Encore merci à toutes celles et tous ceux qui ont contribué à réaliser cet ouvrage.
Bonne lecture.

Le Maire

Sommaire

P. 4 à 11	Première partie : L'histoire du village
P. 12 à 25	Deuxième partie : Le château de Jacou et ses jardins
P. 26	Bibliographie
P. 26 à 27	Glossaire

Directeur de publication : Renaud Calvat.

Rédacteurs : Antoine Blanchemain (Première partie : L'histoire du village) et Olivier de Labrusse (Deuxième partie : Le château de Jacou et ses jardins), en collaboration avec Christine Baudouin et René Lopez.

Photo de couverture : René Lopez.

Réalisation, impression : LPJ-Hippocampe 04 67 42 78 09

Magazine imprimé sur papier recyclé

L'histoire du village

Les origines

Le nom de notre village apparaît pour la première fois en 1144 sous la forme écrite de *Villam Jocone* dans un texte établissant la répartition des bénéfices entre l'évêque de Maguelone et son chapitre. Le terme de *villa* désigne un lieu où travaille un groupe de paysans libres, mais c'est aussi un foyer de vie religieuse doté de son église paroissiale. Bien que l'on n'ait aucune certitude, le nom de *JOCON* ferait référence au fait que le village, et notamment l'église sont construits sur une arête rocheuse.

Il faudra attendre le milieu du 17^e siècle pour que le nom évolue vers la forme orale de **JACOU**. Toute référence à Jacques et au pèlerinage de St Jacques de Compostelle est donc à exclure.

Jocon échappe en 1171 à la réglementation des évêques de Maguelone pour devenir propriété du roi d'Aragon, seigneur de Montpellier jusqu'à ce que cette seigneurie soit à son tour rattachée au roi de France en 1380.

En 1453, une querelle entre le prieur de Clapiers et le prieur de Jacou conduit celui-ci à rappeler que son église St Pierre aux Liens (**Ph.2**) est dotée de fonts baptismaux et que, par conséquent, c'est à lui que reviennent tous les droits attachés et les bénéfices à une église paroissiale.



Ph. 2 Eglise paroissiale Saint Pierre aux Liens

La famille Bocaud s'installe à Jacou pour 4 siècles

Raulin (Raoul) Bocaud achète en 1477 à Jacou pour 80 écus d'or un domaine composé d'olivettes, de champs, de vignes et d'une « vieille et petite maison ». C'est un étudiant en droit venu de Toulouse et devenu procureur adjoint de la Cour des Comptes et des Aydes du Languedoc (qui deviendra plus tard la Cour des Comptes, des Aydes et des Finances -C.C.A.F.- dont la juridiction s'étend jusqu'en Guyenne). Sa charge lui rapporte 40 livres de gages, sans compter divers privilèges. C'est l'un des

cent conseillers qui donneront les familles les plus puissantes et les plus riches de la région. Dès 1480, il achète pour 210 livres, ce qui deviendra l'Hôtel Bocaud, rue de la Salle l'Evêque à Montpellier (face à la petite rue Bocaud) où il vivra le plus souvent.

La maison de Jacou qu'il fait aménager (cf. page 13) devient, grâce à sa proximité de Montpellier, et pour longtemps, ce qu'on appellerait aujourd'hui une résidence secondaire, nantie d'un domaine agricole.

Des hommes de pouvoir

Dès 1522, Jacques Bocaud devient premier consul (maire) de la ville de Montpellier. Son fils Jean sera élu Régent (directeur) de la célèbre Ecole de Médecine. Non sans mal, car la famille s'est convertie à l'Eglise Réformée. Jean sera le premier Montpelliérain à se faire enterrer sans l'office d'un prêtre ce qui provoquera une échauffourée.

Son fils Pierre (1561-1628) procureur à la C.C.A.F. puis premier consul de Montpellier va renoncer à ses titres pour devenir conseiller du roi Henri IV. Entre temps, il a épousé

Françoise de la Croix, fille du seigneur de Castries, qui lui transmet les titres de seigneurie de Jacou, de Teyran et du Fesquet à Clapiers.

Pierre de Bocaud est un bâtisseur : il fait agrandir et embellir l'hôtel de la Salle l'Evêque et simultanément (1618) la vieille demeure de Jacou, ainsi qu'il est indiqué sur la plaque de pierre visible sur la terrasse d'honneur du château (**Ph.3**). Il en profite pour préciser qu'avant d'être président de la C.C.A.F. il est président du consistoire



Ph. 3 Inscription de Pierre de Bocaud de 1618

protestant. Il fait restaurer à ses frais l'église St Matthieu à Montpellier où il sera enterré, comme le seront tous ses successeurs. En 1624, Pierre de Bocaud se convertit au catholicisme, ce qui lui permet, après la paix d'Alès, de conserver ses titres et privilèges. Plus tard, en 1642, son fils Philippe aura l'honneur d'accueillir le cardinal de Richelieu en son hôtel de Montpellier et – mais cela n'est pas prouvé – à Jacou.

Vient ensuite Philippe-Hercule (1644-1731), fils du précédent, lui aussi président de la C.C.A.F.

Pour nous, Hercule est surtout le concepteur et le créateur du jardin du château et de tous les aménagements qui lui sont liés : la grotte ornée et son puits à roue, les divers bassins et fontaines, l'escalier. En attestent le compoix de 1774 qui nous donne des indications extrêmement précises sur ce qu'étaient encore l'habitat de Jacou (13 maisons) et la cartographie du village que traverse une rue unique venant de Clapiers et allant à Teyran en longeant l'Enclos du seigneur appelée rue de la Vieille ou rue du village (Ph.4).

Nous savons en outre que le seigneur Bocaud a racheté en 1712 une partie de son champ au prieur pour agrandir ce qu'il possède déjà.

La fortune des Bocaud

L'inventaire notarial réalisé en 1788 après la mort de Thomas Marie Catherine de Bocaud permet d'avoir une idée de ce qu'était la fortune des Bocaud au 18^e siècle.

Éliminons d'entrée une idée reçue selon laquelle le seigneur de Jacou, Teyran, Clapiers et autres lieux aurait comme tant d'autres vécu de la sueur et du travail des paysans qui vivent là. Des deux impôts qui pèsent sur eux, l'un, la dîme est perçue directement par L'Eglise et l'autre, la taille impôt direct au bénéficiaire du roi, est affermé – à ses

Son fils, Jean-Hercule, occupe aussi de hautes fonctions à la C.C.A.F. Comme ses ancêtres, il prend femme parmi la centaine de familles qui composent cette élite sociale et financière, en la personne de Madeleine de Sarret dont la famille est propriétaire de l'hôtel particulier de la Coquille à Montpellier, près du palais de justice.

Ils auront deux fils : l'aîné qui devait hériter du titre et du patrimoine foncier décède prématurément, ce qui va obliger son cadet Thomas-Marie-Catherine, qui avait déjà prononcé ses vœux de chanoine profès de Saint Jean de Jérusalem à succéder à son père et à se marier avec Jeanne Guignard de Saint Priest, fille du gouverneur du Languedoc. On voit à quelle hauteur se situe la famille Bocaud dans l'élite régionale.

Thomas-Marie-Catherine de Bocaud décède en 1788 sans avoir eu d'enfants.

À la mort de sa veuve en 1802 ses biens et sa fortune échoient au fils de sa sœur, M^{me} de Masclary, qui est également le filleul de son mari, Thomas Marie Catherine de Masclary.

Emprisonné avec sa femme sous la Terreur, il deviendra à la Restauration adjoint au maire de Montpellier, le marquis Dax d'Axat. Sans abandonner son domaine de Jacou, il vit désormais à Montpellier. Le nouveau régime lui attribue en 1815 la croix de la Légion d'honneur pour la bonne tenue de ses troupes lors d'un défilé. Il meurt en 1836.



Ph. 4 Rue de la Vieille

risques et périls, comme à son bénéficiaire - par adjudication forfaitaire, à un agent désigné par les consuls de la communauté.

L'essentiel du revenu de TMC de Bocaud provient de sa charge de magistrat (7608 francs).

A quoi s'ajoutent ses revenus fonciers, produit de ses fermages, notamment Viviers (Ph.5) et le Mas du Pont (Ph.6). Ceux-ci sont payés soit en nature (blé, vin, huile, viande de porc) soit en monnaie. Dans ce dernier cas nous



Ph. 5 Domaine de Viviers



Ph. 6 Mas du Pont

en ignorons le montant exact mais nous savons qu'il ne peut être inférieur à 650 livres par an. S'ajoute encore la valeur du bétail entretenu sur le domaine (410 têtes) et les revenus provenant d'autres biens fonciers (droit de pêche sur l'étang de l'Arnel) et surtout le revenu de la société par actions fondée par Hercule pour acquérir et exploiter les Salins de Peccais (les futurs Salins du Midi) dont le sel est revendu au roi qui en tire l'impôt de la gabelle. Notons au passage que lors de l'inventaire, des sommes importantes d'argent liquide sont découvertes dans des meubles ouverts, soit : 12757 livres en l'hôtel de Montpellier (Ph.7 et Ph.8) et 11546 livres au château de Jacou, ce qui constitue une importante épargne. Cela donne une idée de la confiance qui règne envers les domestiques.

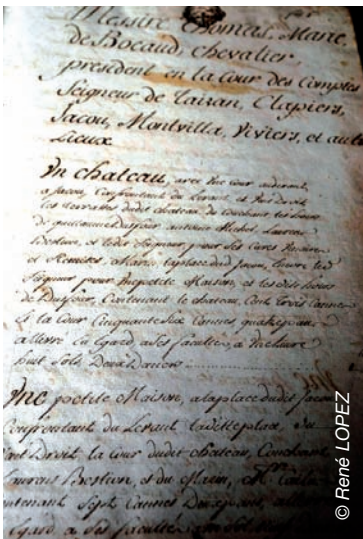


Ph. 7 Escalier de l'hôtel de Bocaud à Montpellier



Ph. 8 Monogramme des Bocaud dans l'hôtel particulier de Montpellier

La population de Jacou



Ph. 9 Compoix de 1774

Nous disposons de deux documents précieux : le registre paroissial de l'état civil commencé en 1685 et le compoix* de 1774 (Ph.9). Par chance pour nous, le prieur Réginal ne se contente pas d'enregistrer les actes (baptêmes, décès, mariages) il ajoute souvent un commentaire dans la marge, ce qui permet d'avoir une idée des relations entre familles et notamment du Seigneur

avec les villageois. Quant au compoix, qui sert de base pour le calcul de la taille, il indique la répartition des terres et du bâti ainsi que le nom de chaque propriétaire. Ainsi, peut-on dresser une carte du village à cette date. La communauté qui vit à Jacou au 17^e et au 18^e n'a sans doute pas beaucoup varié depuis les origines. Elle compte entre dix et seize feux, soit une soixantaine d'habitants répartis dans quinze maisons : une vingtaine de couples avec enfants. Ces chiffres s'expliquent par l'exiguïté du territoire (341 hectares) et par le fait que le seigneur à lui seul possède près de la moitié des terres cultivables. Au moment où s'ouvre le registre paroissial (1685), s'ouvre aussi la période d'une des plus grandes misères qu'aient connues les paysans, en raison d'une crise générale et notamment d'un climat excessivement sec et froid. Il meurt

à Jacou un enfant sur trois avant l'âge de 2 ans. L'âge au décès est de 49 ans pour les femmes et 52 ans pour les hommes.

Après 1750, la situation s'améliore : chacun des 34 couples observés donne naissance à 5 enfants, parfois jusqu'à dix et les personnes âgées ne sont pas rares (90 ans et plus).

Il ne faut pas s'étonner que, dans une communauté aussi

réduite, la majorité des mariages s'effectue entre proches voisins (14 sur 45 en cent dix ans). Sinon, on ne va pas chercher femme plus loin que St Drézéry, Montaud, Assas, Teyran, Vendargues, St Martin de Londres, au plus.

On enregistre régulièrement l'arrivée d'hommes venus de l'extérieur, notamment de Lozère. Ils se louent comme bergers et nombre d'entre eux feront souche. Plusieurs deviendront même maires de Jacou.

Les relations entre la population et le château

C'est à travers le registre paroissial que les liens entre les Bocaud et la population apparaissent le plus nettement.

Comme on peut le penser, le château recrute ses serviteurs sur place : payre, jardiniers, cochers et cuisinière, mais la relation se fait souvent plus intime, la famille Bocaud accordant fréquemment son parrainage à un enfant sur la demande des parents.

Les liens de la famille avec le village sont assez forts pour que la fille d'Hercule se marie en l'église paroissiale et c'est à Jacou que décède en 1718 l'épouse d'Hercule, Anne de Mariotte qui, nous dit le prieur, *résidait depuis six mois à Jacou, comme elle avait l'habitude de le faire chaque année*. Jacou est bien la résidence d'été des Bocaud.

Il faut par ailleurs souligner que la population de Jacou a toujours épousé la religion de son seigneur. C'est ainsi qu'un tiers des habitants a choisi l'exil lors de la révocation de l'Edit de Nantes, mais dès que Pierre de Bocaud se convertit au catholicisme en 1624, tous les habitants suivent son exemple. À partir de cette époque, les habitants montreront une fidélité rigoureuse envers cette religion, refusant par exemple, l'institutrice publique qui leur sera proposée plus tard.

La révolution de 1789 nous permettra d'en savoir plus sur l'état d'esprit des habitants et sur leur attachement au seigneur de Jacou.

Le vieux village à la fin du 18^e siècle

Le nombre des maisons et par conséquent celui des habitants semble être resté stable durant une longue période : 13 maisons y compris le château, soixante âmes. La population est concentrée de part et d'autre de la rue de la Vieille ¹ et au voisinage de l'église, sur la petite place à l'arrière du château.

La surface en vigne est alors relativement faible. Par contre, les surfaces en céréales se sont développées (125 hectares en 1808), réparties pour la plupart entre la Plaine (22 hectares) et les Crozes (37 hectares). La zone des Bouzigues ² (13 hectares) correspond à des défrichements plus anciens.

Les pâtures (à l'exception des terres hermes ou jachères) représentent la surface la plus importante avec 144 hectares, ce qui traduit la mauvaise qualité du terroir de Jacou.

Etant exclus les multiples petits lopins de terre qui permettent aux familles pauvres de subsister, la plus grande partie du territoire de la commune se répartit entre 3 domaines, tous exploités en métayage en 1820. Grâce aux contrats qui nous ont été transmis par M. de Masclary (Ph.10), dans les années 1818 à 1825, nous en savons un peu plus sur le partage des produits de l'agriculture



Ph. 10 *Portrait de Thomas-Marie de Masclary*

puisque ce sont des contrats de « mi-fruit ». La moitié de chaque produit, de la basse-cour au troupeau revient au propriétaire à charge pour lui de les vendre pour son compte. Chaque contrat reconnaît au fermier le droit à un revenu minimum de 600 francs par an.

Comme le laisse supposer la surface des pâtures, impropres à la culture, le rôle du troupeau ovin est important, mais il est bien différent

de ce qu'il est aujourd'hui. Le produit principal n'en est pas la viande, mais la laine. Les agneaux ne sont pas abattus et l'on conserve les mâles (ce qu'on appelle des bêtes à laine) le plus longtemps possible : 2, 3 ans et plus.

Sans nous fier aux statistiques officielles, très certainement sous-estimées, l'importance du troupeau de Jacou ne doit pas dépasser 600 têtes, pour mémoire le poids moyen des brebis n'est que de 20 kg quand il est largement le double aujourd'hui. Les autres animaux (bœufs, vaches, mulets) sont en nombre extrêmement réduit, faute de surfaces en

1 Vieille pour Villa, le village | 2 Bouzigues = défrichements



herbe ou à faucher et donc de foin.

Le rendement en blé est évalué à 12,5 quintaux à l'hectare et celui de la vigne à 17,7 hectolitres à l'hectare.

On ne compte pas plus de six familles qui possèdent assez de terre pour en vivre. Le plus gros propriétaire s'appelle Dumas, il habite le village (l'actuel domaine des Rosiers). Nous savons qu'il possède 14 hectares de terre. Cela justifie qu'il possède trois mules et les outils nécessaires

Jacou sous la Révolution

Le nouveau régime va apporter d'importantes modifications à la gestion de la communauté.

1/ Jacou cesse d'être une paroisse, ce qui entraîne le remplacement du prieur. C'est désormais un officier municipal qui sera chargé de l'Etat-civil. Le prieur n'a bien entendu plus le droit de percevoir la dîme (soit 1/10 de toutes les productions du village) ni aucun des bénéfices qui étaient liés à sa charge. Mais le régime se montre bon prince puisqu'il accorde au prêtre remplacé un traitement équivalent à son revenu antérieur, soit 1200 livres par an.

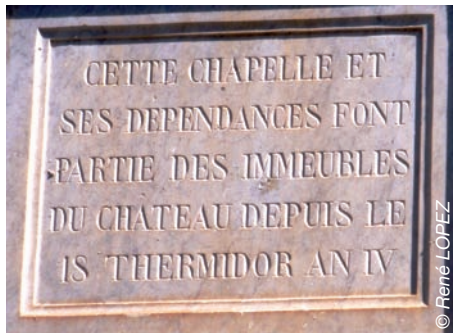
2/ Les consuls (conseillers municipaux) ne seront plus nommés par le seigneur, ils sont désormais élus au suffrage universel à condition d'être de forts contribuables et d'avoir un intérêt assez important pour la conservation de l'ordre social existant. En outre, le conseil local est assisté d'un agent national chargé de relayer les nouvelles orientations politiques.

Cependant l'ordre local se perpétue. Pour l'essentiel, comme nous l'avons déjà vu, il repose sur la traditionnelle relation entre le château et les habitants. En 1791, on voit même Jacques Montel, valet de Madame de Bocado, donner le prénom de Marie-Antoinette à sa fille dont le parrain Jacques, frère d'Antoine, vient d'être nommé agent national. En d'autres termes, on s'arrange avec l'ordre nouveau sans rien lâcher et quand l'Assemblée législative va décréter en 1792 la « levée en masse », les consuls préféreront « acheter » deux

pour travailler des surfaces plus importantes que celles de ses voisins qui sont obligés de travailler à la main. Il peut ainsi accumuler un peu de capital. C'est ce qu'on appellera plus tard un « coq de village ». Les autres en sont réduits à louer leur force de travail. Certains (les Soubeyran) exercent en outre la profession de tisserand à domicile et travaillent pour le compte de l'industrie textile montpelliéraine (futaine).

volontaires étrangers à la commune plutôt que de désigner deux habitants.

Quant à Madame de Bocado, après avoir dû répondre à de très importantes demandes de « compléments d'imposition », et bien qu'elle ait refusé d'émigrer comme ses deux frères, elle est arrêtée en septembre 1793 « pour cause d'aristocratie et fanatisme ». Elle demeurera en détention jusqu'en octobre 1794 malgré un état de santé défectueux, mais sans que personne l'oublie. Le conseil municipal va même adresser une lettre au Directoire de Montpellier pour obtenir sa libération, disant qu'ils ne peuvent que se louer de la citoyenne veuve Bocado et de sa bienfaisance et il oblige l'agent national à transmettre sa demande.



Ph. 11 Plaque de T.M de Masclary sur la façade de l'église St Pierre aux Liens

Madame Bocado libérée, la Terreur passée, son premier geste est de racheter de ses deniers (810 francs) le 18 juillet 1796 l'église St Pierre aux Liens pour la rendre au culte. Mise en vente comme bien national, celle-ci n'a en effet jamais trouvé preneur. Son neveu, Masclary, fait poser sur la façade deux plaques (Ph.11) qui en font la chapelle du château, appellation qui dure encore à l'époque moderne.

En définitive, un rapport de 1799 sur l'Etat du canton de Castries devra finalement reconnaître que si l'esprit est bon dans le fond, il n'offre pas au dehors le même dévouement ni cet amour pour la République qu'il manifestait jadis. Autant dire que les habitants sont restés fidèles à leurs convictions royalistes autant que religieuses et à la famille Bocado.

Nouveau régime, nouveaux maîtres

En 1825, soit 23 ans après avoir hérité de la fortune de ses ancêtres Bocado et après avoir vendu la quasi-totalité de ses biens (immeubles et terres), Thomas Marie Catherine de Masclary se trouve devant une dette de 270 000 francs, sans qu'on sache trop à quoi cet argent – y compris la dot

de sa femme – a été utilisé. Pour y faire face, il demande à son gendre, le baron de Sénégra de régler ses créanciers ; en échange, il lui donne le Mas du Pont et le domaine de Viviers qui appartiennent aux Bocado depuis des temps lointains.

A sa mort en 1836, ses héritiers vendent Jacou pour 140700 francs à Cambon, un bourgeois de Montpellier qui revend 3 ans plus tard le domaine et le château au baron Grand d'Esnon protestant nîmois pour 340 000 francs. Ce sera la fin de la grande famille des Bocaud.

Entre temps, M. de Sénégra a revendu les deux mas à Jacques Pagézy, riche marchand de laine cévenol, bourgeois bien implanté à Montpellier, pour la somme de 170 000 francs. Celui-ci va céder le mas de Viviers à son fils David Jules (Ph.12), futur maire de Montpellier. Il va, en liaison avec Planchon introduire les nouveaux plants de vigne américains pour reconstituer le vignoble languedocien détruit par le phylloxera en 1875. (Ph.13 et Ph.14).



Ph. 12 Pagézy David-Jules



Ph. 13 Monument du square Planchon à Montpellier



Ph. 14 Le phylloxera

les gens de Jacou de laisser la dépouille du vénéré curé aux mains d'un châtelain protestant. Ils s'empressent de la transférer dans un double cercueil à l'intérieur d'un mur du presbytère attenant à l'église. Hélas, elle disparaîtra lors de la démolition de ce mur à l'époque moderne.

C'est à cette époque que se construisent les immeubles qui bordent aujourd'hui la rue Fernand Soubeyran sur sa partie gauche.

Le château et le domaine passent ensuite aux mains de M. Dussol, grand négociant en vins de Sète et l'on voit se poursuivre entre le châtelain et les habitants, une compétition, pour ne pas dire une animosité qui durera jusqu'à la fin du 19^e siècle ; l'enfant du pays, Cyprien Olivier mènera le combat pour faire construire l'école (actuelle mairie) malgré l'opposition de Dussol.

Viendra ensuite la famille Solanet, propriétaires de 1898 à 1917, à qui l'on doit la construction d'une réplique de la grotte de Lourdes dans le jardin et la construction d'un fronton au-dessus de la façade, dans lequel s'inscrivent les armes de la famille : un soleil surmonté d'une couronne comtale (Ph.15).



Ph. 15 Fronton du château de Jacou, armoiries des Solanet

Il n'aura fallu qu'une trentaine d'années pour que la bourgeoisie montpelliéraine prenne la place de l'ancienne classe de privilégiés que représentaient MM. les conseillers de l'ancienne et toute-puissante C.C.A.F.

Le baron Grand d'Esnon est nommé maire de Jacou par le Second Empire en 1851 mais la greffe de ce nouveau venu, issu d'une grande famille protestante, se fera difficilement avec la population de Jacou, restée très catholique depuis la conversion des Bocaud. Certains adjoints comme Fulcrand Soubeyran se rebellent au Conseil municipal contre son autoritarisme. Le baron meurt au terme de son mandat, sans avoir donné suite à son projet de cimetière protestant, mais après avoir imprimé dans le château ses attaches bonapartistes (cf. page 14).

Un fait divers illustre bien la césure qui règne entre le maire et la population. La dépouille de l'ancien curé de la cathédrale de Montpellier, décédé en odeur de sainteté a été accueillie avec dévotion par la paroisse, sans doute dans l'enceinte du château. Il ne saurait être question pour

M^{me} Solanet, qui survivra jusque vers 1920 à son mari, laissera dans le village le souvenir d'une personne très pieuse, attachée à l'éducation notamment religieuse des jeunes filles du village. Ses héritiers vendront à un autre négociant en vins sétois, Barthélémy Tous dont les descendants (M^{me} G. Martin) occupent aujourd'hui la moitié de l'ancien Enclos la partie plantée de pins, qui jouxte l'actuel parc de Bocaud.

La ronde des propriétaires se poursuit avec l'achat du château par M. Robert en 1936. Entrepreneur inventif, il crée pendant l'Occupation une fabrique de sucre de raisin, qu'il transformera pour préparer des apéritifs (Ph.16) avec l'aide des prisonniers de



Ph. 16 L'apéritif le Jac

guerre allemands (main-d'œuvre gratuite). M. Robert installe ensuite un atelier de peinture dans l'ancienne orangerie.

En dernier lieu, il se spécialise dans l'achat et la vente des surplus de l'armée américaine, liquidés à bas prix dans l'immédiat après-guerre. L'actuel bâtiment de la Fabrique, après avoir servi d'écurie pour les chevaux du domaine, devient alors une salle de stockage de ces matériaux hétéroclites, tandis que le propriétaire se contente

d'exploiter les vignes du domaine. Afin de garder une trace de ces activités industrielles, lorsque cette ancienne usine a été réhabilitée par la mairie, le nom de Fabrique lui a été donné.

Après le décès de M. Robert en 1994, la Commune de Jacou, avec l'aide de l'Agglomération, achète le château et ses dépendances en 1995 à ses héritiers. En 2001, le jardin classique est classé Monument historique et le château inscrit à l'Inventaire préalable.

Jacou, ville champignon



Ph. 17 Hôtel de ville de Jacou

Pendant un siècle, de 1846 à 1946, la population de Jacou n'a varié que de quelques dizaines d'habitants. On n'en compte que 209 en 1946. Le déclin de la viticulture s'amorce et le nombre d'exploitants agricoles, qui était de 23 en 1956, passe à 12 en 1979 et enfin à 7 en l'an 2000, tandis que la surface agricole utilisée de la commune n'est plus que de 98 hectares. Les terrains libérés voient alors les premiers lotissements s'installer (le Square en 1965). La pression démographique régionale, orchestrée par les pouvoirs publics va provoquer un afflux soudain de population avec le Plan Chalandon de 1971, destiné à offrir à une clientèle modeste des logements à prix réduit. 245 villas sont construites en cinq années, au prix de graves difficultés financières qui amèneront la coopérative

d'acquéreurs au bord de la ruine jusqu'à ce que le nouveau gouvernement (1981) et le préfet trouvent une issue acceptable qui ne sera définitive qu'en 2003 avec la fin des poursuites engagées par la coopérative.

Pendant cette même période, la plus grande partie des lotissements a vu le jour, aboutissant à ce que la surface urbanisée s'élève en 2010 à 135 hectares.

Entre temps trois municipalités (Ph.17) se seront succédé et la population sera passée de 1259 à 3805 habitants. Il revenait à la municipalité élue en 1989 (J.M. Castet, maire) de créer tous les services désormais nécessaires.

Entre 1990 et 2011 de nombreux équipements publics et privés ont vu le jour qui ont structuré la commune : école, collège, centre œcuménique, commerces, banques et

bâtiments mis à la disposition des associations, dont notamment la Fabrique (Ph.18) ...



Ph. 18 La Fabrique

La construction du centre œcuménique (Ph.19) en 1992 résulte d'une collaboration entre la paroisse protestante, la paroisse catholique et la commune. On peut également évoquer l'aménagement d'une salle spectacle en 2011 de 250 places, la Passerelle (Ph.20), qui permet d'accueillir



Ph. 19 Centre œcuménique

des spectacles de qualité. On voit le chemin parcouru en trente ans par une communauté qui était encore en 1973 dépourvue d'épicerie et même de boulangerie. Cependant les activités artisanale et industrielle restent peu développées, ce qui conduit la majorité de la population à travailler ailleurs, principalement à Montpellier. La construction d'un grand ensemble résidentiel à La Draye marque une nouvelle étape dans le développement de la commune de Jacou.



Ph. 20 La Passerelle, salle de spectacle



Le château de Jacou et ses jardins

La commune de Jacou a la chance de détenir, avec le château et les jardins de Bocaud, un patrimoine de qualité dont l'histoire couvre plus de cinq siècles. Bocaud fait partie des grandes folies* du Montpelliérais, mais s'en distingue par des éléments exceptionnels.

On a peu d'archives directes sur le château, mais les études préalables à l'inscription, puis au classement par les Monuments Historiques et aux projets de restaurations (voir la bibliographie), ainsi que les travaux en cours, ont en grande partie comblé ce vide. C'est toute une histoire qui se dévoile progressivement, riche d'enseignements, tant pour Bocaud, que pour la compréhension des évolutions des châteaux et folies du Montpelliérais.



Ph. 21 Première terrasse, sols colorés

Un château modifié au cours des siècles

Le château a une taille respectable : 57 pièces sur près de 1000 m² habitables. A l'origine ce n'est que la vieille petite demeure achetée en 1477 par Raulin Bocaud. Cette maison a été endommagée en 1606 pendant les guerres de Religion, les Bocaud étant protestants. Pierre de Bocaud l'a alors transformée en un premier château, tourné vers le sud, du côté de l'église. La prospérité des Bocaud s'accroissant encore aux 17^e et 18^e siècles, ce château est modifié et augmenté. Cette fois-ci il tourne sa

façade principale vers l'est, telle que nous la connaissons de nos jours, du côté de la terrasse d'honneur et des jardins classiques. Au 19^e et au début du 20^e siècle il y aura encore différents ajouts secondaires.

L'intérieur du château conserve des éléments d'architecture et de décor de ces trois époques. Certains sont semblables et de même qualité que ceux qui existent dans d'autres châteaux, folies, et hôtels particuliers du Montpelliérais. D'autres sont totalement originaux.

Les jardins reflètent deux époques et deux styles : le classicisme et le romantisme

La partie classique, devant la façade principale du château, à l'est, se déploie sur une surface assez importante de 1,5 hectare. Les tracés essentiels, avec leur symétrie et leurs perspectives sont toujours présents. Deux particularités remarquables font l'originalité de Bocaud : un jeu de quatre terrasses et d'escaliers sur un dénivelé de plus de 10 mètres et un système hydraulique

de prestige, dont le plus bel élément est un édifice unique dans la région, la Maison de la Coquille, dite aussi Maison des eaux*. Le tout est encore embelli par un ensemble statuaire* de grande valeur, dont nous ignorons encore les origines. La partie romantique, au nord du château, se distingue par des décors paysagers comprenant un lac serpentin* selon la mode anglaise.

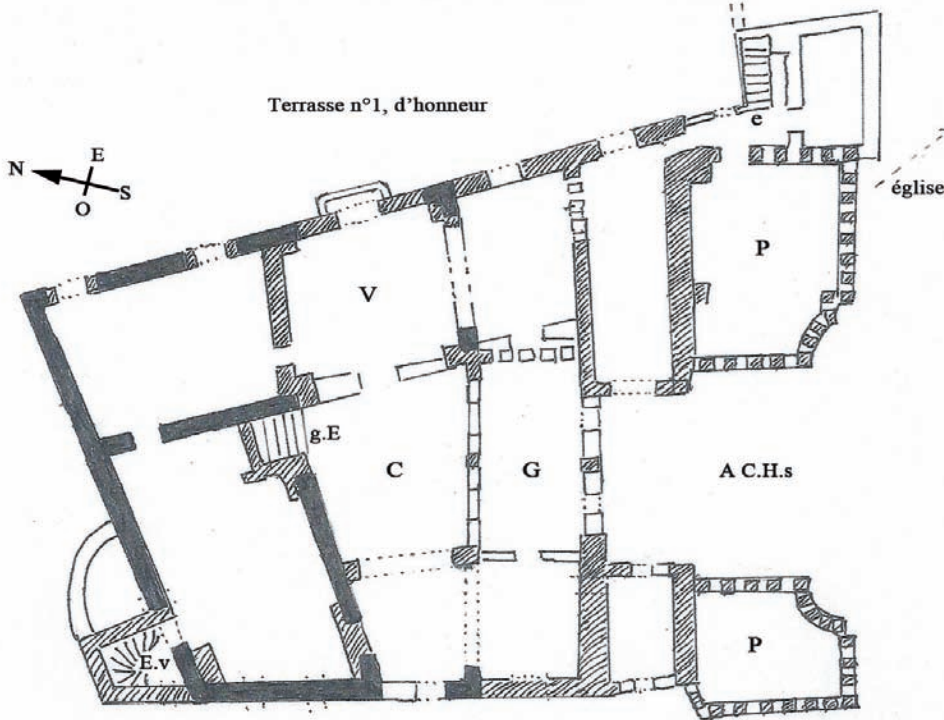
Ainsi, le château et les jardins de Bocaud à Jacou nous permettent de lire cinq siècles d'Histoire de l'architecture, de l'art des jardins et de l'art de vivre.



LE CHÂTEAU

À l'origine du château de Bocaud : une maison de campagne transformée à la renaissance

PLAN SIMPLIFIÉ du CHÂTEAU de BOCAUD



O.de Labrusse, d'après S. Aspard-Mercier et N.d' Artigues, 2010

En noir : la maison 15^e et 16^e siècles.
En hachures : le 1^{er} château du début 17^e s.
En blanc : ajouts et remaniements 18^e et 19^e s.
En pointillés : ouvertures et cloisons remaniées.

A.C.H.s : ancienne cour d'honneur au sud g.E : grand escalier
C : cour caladée G : galerie à colonnes (ou portique)
e : escalier P : pavillons d'angle
E.v : escalier à vis V : vestibule

© Olivier de LABRUSSE

La petite maison d'origine avait un plan en « L », avec une aile principale orientée ouest-est, et un retour à l'est du côté de l'actuelle terrasse d'honneur (Ph.22). Au devant de la maison était une petite cour caladée*, fermée au sud et, sans doute, à l'ouest par un mur.

Cette maison comporte à l'étage deux fenêtres à meneaux* typiques des 15^e et 16^e siècles (Ph.23). Elles sont caractéristiques de l'étage noble. Ces fenêtres ouvraient au sud sur la cour caladée.



Ph. 23 Fenêtre Renaissance

© Olivier de Labrusse

Ph. 22 Plan simplifié du château

Au 17^e siècle, un véritable petit château est construit

Pierre de Bocaud, suite aux guerres de religion, est devenu, par son alliance avec la puissante famille de la Croix (de Castries), « seigneur de Jacou, Viviers, Teyran, du Fesquet à Clapiers ». Il ne pouvait se maintenir dans la petite maison d'origine. Il la remanie et surtout l'agrandit considérablement comme nous l'apprend l'inscription sur la terrasse d'honneur. Elle devient un véritable petit château de campagne selon le goût de ce début du 17^e siècle, avec maintenant 2 étages. Le plan d'ensemble est maintenant carré. La façade principale est ouverte au sud du côté de l'église et du village avec une avant cour, flanquée peut-être alors de deux pavillons. Une galerie ou

portique à colonnes avec un chapiteau dorique* conduit à l'ancienne cour caladée devenue maintenant cour intérieure. Un escalier d'honneur, encadré par une porte monumentale mène à l'étage noble avec des pièces à plafonds à la française peints en polychromie. Un second escalier à vis est ajouté dans tourelle, au nord-ouest. Dans les remaniements de maçonneries, un témoignage émouvant a été trouvé : une poupée en bois (Ph.24). Deux terrasses à l'italienne existaient déjà devant la façade à l'est.

Le plan de ce premier château témoigne de nombreuses innovations architecturales. Ces nouveautés, inspirées des



© Mairie de Jacou

Ph. 24 Poupée en bois

villas italiennes, étaient largement diffusées grâce à l'imprimerie : elles étaient représentées dans les planches des nombreux traités d'architecture, tels que ceux de Serlio, Philibert de l'Orme ou Androuet du Cerceau. Dès lors, Bocaud s'inscrit dans une architecture du bâti et des jardins provinciale, mais influencée par les styles impulsés par le nord de la France, centre du pouvoir royal.

Au 18^e siècle le 2^{ème} château se tourne vers le jardin classique en terrasses.

Philippe-Hercule puis Thomas-Marie-Catherine de Bocaud réalisent d'importants travaux de réaménagements intérieurs et de décoration du château. Les pièces sont réorganisées selon les principes des traités de l'époque, tels « De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration en général » du célèbre architecte Blondel. A l'est, on entre par un vestibule dans un grand salon qui n'est autre que l'ancienne cour caladée, couverte, décorée, et munie d'une cheminée. De part et d'autre se distribuent des salons. Les pièces côté jardin sont dotées de grandes fenêtres caractéristiques du 18^e siècle, avec vue sur les bassins, les terrasses et le paysage de la campagne.

A l'intérieur un certain luxe s'installe, comme dans les demeures nobles de la région avec des boiseries raffinées, de nombreuses cheminées en marbre, surmontées de décors de gypseries*, tels que des guirlandes de fleurs.

Au 19^e et au début du 20^e siècle le château évolue encore avec de nouvelles décorations et extensions.

Dans un salon de réception du rez-de-chaussée, trois



© René LOPEZ

Ph. 25 Gypserie de la fable de la cigogne et du renard

gypseries, en style 18^e siècle, sont apposées. Elles figurent des fables de La Fontaine: le bœuf et la grenouille, le renard et les raisins, le renard et la cigogne (Ph.25). On trouve également ces fables dans différents hôtels particuliers et folies du Montpelliérais.



© René LOPEZ

Ph. 26 Portrait du fils de Napoléon III

M. Grand d'Esnon, baron d'Empire, fait décorer un salon avec le portrait de Bonaparte et celui du fils de Napoléon III (Ph.26). Des décors en staff*, nouveauté de l'époque, sont apposés. Ils représentent des jeunes femmes personnifiant la Victoire, et des guirlandes de fleurs (Ph.27). A la fin du siècle de remarquables verrières en verre coloré, création du peintre-verrier et artiste bordelais Dagrang* sont posées. On y reconnaît de nouvelles variétés à la mode d'iris, nymphéas, hortensias, canas, clématites, capucines, dahlias.

Côté jardins la façade est refaite dans un style néoclassique. Une marquise, récemment restaurée, est alors installée surmontant la porte centrale.

Un troisième escalier destiné aux domestiques est ajouté, côté terrasse, au coin sud-est du château. Il dessert en particulier le second étage où se trouvaient leurs chambres.



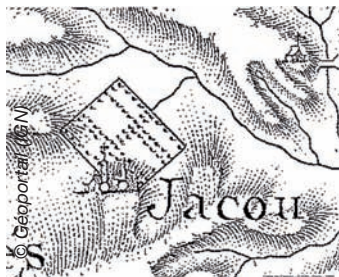
© René LOPEZ

Ph. 27 Staff des jeunes femmes et de la Victoire



LE PARC ET SES JARDINS

Dès l'origine, les 9 hectares de l'enclos sont organisés selon une composition classique



Ph. 28 Extrait de la carte de Cassini 1776

Aux 17^e et 18^e siècles « l'Enclos du seigneur » (selon l'expression du compoix de 1774), de forme rectangulaire, est organisé de façon géométrique, d'après les principes des traités de l'époque, en particulier celui de Dezallier d'Argenville*. Cette organisation générale est mentionnée dans différents documents historiques, tels la carte de Cassini de 1776 (Ph.28), et la carte topographique d'Amelin de 1836 (Ph.29).



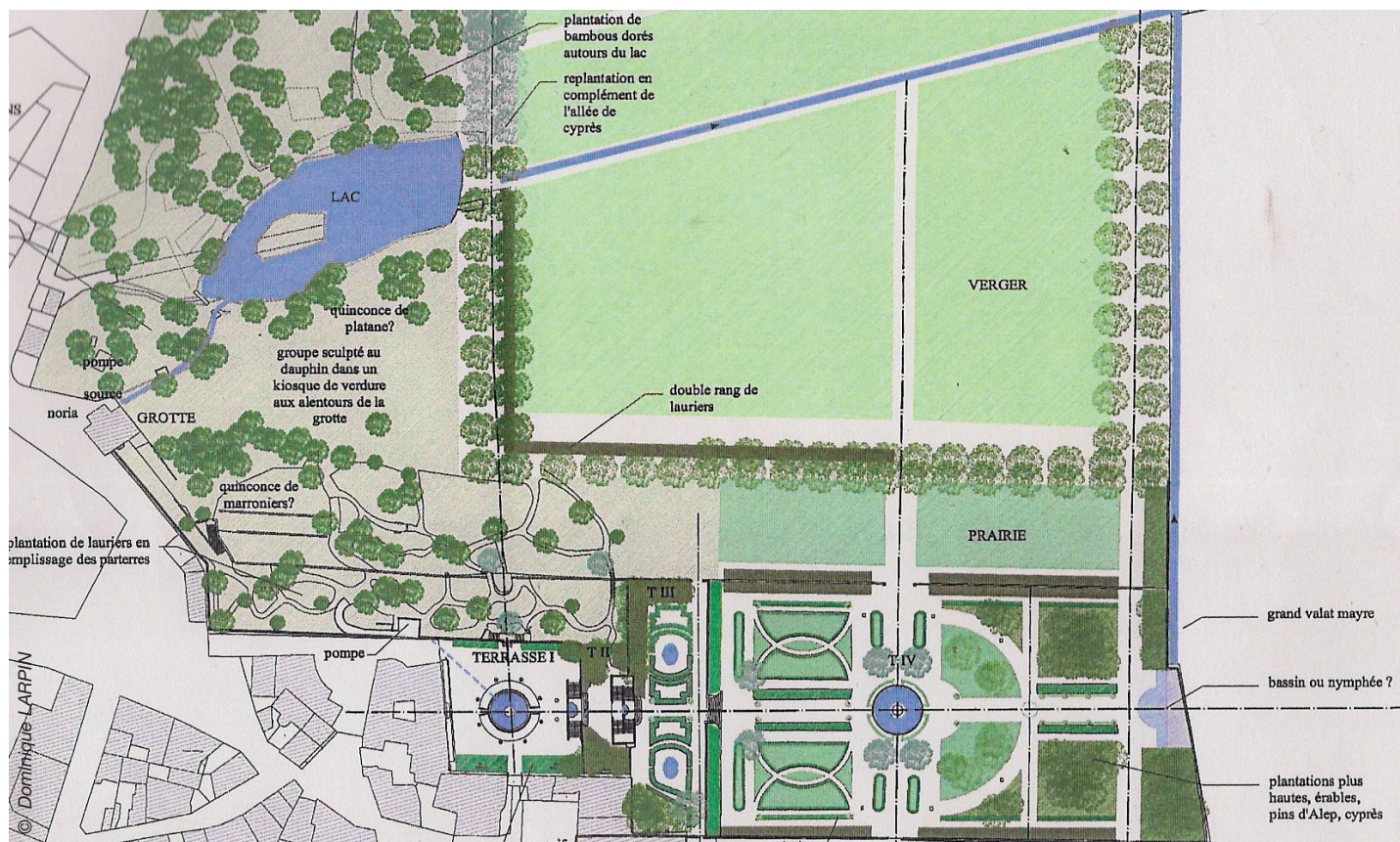
Ph. 29 Extrait de la carte d'Amelin, 1836

Quatre grands axes sont dessinés sous forme

d'allées (Ph.30). Deux sont orientés nord-sud, les deux autres est-ouest. Les deux allées principales se croisent exactement au centre de la terrasse supérieure du château et on peut imaginer le seigneur de Bocaud y contemplant, vers l'est et vers le nord, les différentes parties de son enclos, et, au-delà, les terres de sa seigneurie.



Ph. 31 Axe principal des jardins classiques (vue du 1^{er} étage du château)



Ph. 30 Extrait du plan des jardins au 18^e siècle



L'axe le plus soigné, d'environ 180 mètres, s'étend vers l'est. C'est celui des terrasses, des jeux d'eau, de la statuaire, de la partie actuellement subsistante des jardins classiques. Il se termine sur le mur de clôture orné sans doute à l'époque d'un buffet d'eau. Plus loin la vue s'ouvre sur la campagne, avec la petite zone basse des Crozes, mot qui, en patois signifie les creux. Au-delà des Crozes, le regard porte sur la petite éminence calcaire du Serre Blanc, puis jusqu'aux garrigues du mas du Pont (Ph.31).

L'axe perpendiculaire se développe en une longue allée au nord sur plus de 500 mètres. Elle était à l'origine plantée entièrement de cyprès. Certains d'entre eux sont encore d'époque. Cette grande allée ouvrait une vaste perspective jusqu'au Pic Saint Loup, où, au 18^e siècle, les Bocaud possédaient également des terres (Ph.32, page 28). Au fond du parc, au-delà du lac, l'allée délimite la petite butte rocheuse du bois de pins d'Alep et chênes verts, existant depuis le 17^e siècle.

Parallèlement à cette grande allée nord, une allée secondaire croise celle des jardins classiques à l'emplacement du grand bassin circulaire. Elle se prolongeait autrefois à travers l'ancien potager, puis dans le

secteur bas des prés et des vergers, actuellement consacrés aux loisirs. La quatrième allée, également disparue, se situait à la limite des jardins classiques et du parc actuel. Ces allées délimitaient un ensemble d'espaces spécialisés et complémentaires pour la vie du château : « jardins de propreté »*, potagers, vergers, prés, bois.

Le château, au sommet d'une butte, domine de plus de 10 mètres les parties basses de l'enclos. Ce qui a permis de créer, côté est, un jeu de quatre terrasses et escaliers, particulièrement scénographiques comme à Restinclières avec ses quatre terrasses ou Flaugergues avec deux terrasses. Le château de Montferrier, perché sur son piton, est dans une situation encore plus dominante au dessus de deux terrasses monumentales. Cette belle composition à Jacou est encore enrichie par une statuaire de qualité et par un jeu de six bassins et buffets d'eau, aux différents niveaux, qui rythment cet axe de perspective. L'eau en nappes se déversant dans des vasques, et jaillissant en jets d'eau – en gerbes, selon le mot de l'époque – dans les bassins donnait de la vie à l'ensemble. Cette alliance réussie, harmonieuse, entre relief, terrasses, statuaire, hydraulique constitue l'un des points majeurs de l'intérêt et de l'esthétique de Bocaud (Ph.33).



Ph. 33 Grand escalier

Les jardins, leur mise en scène aquatique et même la statuaire liée au thème de l'eau n'existeraient pas sans une source permanente, issue de l'affleurement de la nappe phréatique. C'est exceptionnel dans nos régions de garrigue et d'étés méditerranéens, et c'est certainement ce qui a été l'une des raisons de l'acquisition du domaine par Raulin Bocaud. Mais il reviendra à ses descendants de lui donner un rôle de prestige par sa mise en scène au travers

du réseau d'ouvrages dont certains sont d'une grande qualité et originalité. Le système hydraulique d'époque est toujours présent et quasiment complet de la source jusqu'au bassin terminal. Ce n'est que rarement le cas dans nombre de châteaux et jardins du Montpelliérais, voire du sud de la France. Cette eau servait aux besoins du château mais aussi à l'irrigation des proches allées engazonnées, des « prés sécants », vergers et potagers.



La Coquille : un ouvrage exceptionnel dans le sud de la France

Le nymphée* de la Coquille est une grotte artificielle. C'est une demi-coupole construite au dessus du bassin de la source issue du rocher, probablement recreusé. Cette voûte porte une décoration de style rocaille* Renaissance, remarquable (Ph.34 et Ph.35) avec trois coquilles, de type Saint Jacques. Elles sont constituées de coquillages blancs de concrétions de tufs* jaunes, de pierres ou éclats de pierres noires en quartz ou silex. L'ensemble est fixé sur un fond d'enduit peint en rouge, bleu, marron, soit, au total une vive polychromie de six couleurs. La base des

coquilles repose sur des volutes pouvant figurer des algues ou herbes aquatiques, ou encore le mouvement des vagues et l'écume à leur extrémité. Le plafond de la voûte, richement décoré, est orné de rosaces et de figures géométriques.

Au total cette décoration témoigne d'une recherche sur les harmonies entre :

- des jeux sur la géométrie avec des lignes droites et courbes tracées au compas,
- des contrastes entre des couleurs vives, primaires,
- une mise en scène de différentes formes esthétiques du minéral
- une dominante du thème aquatique marin, fluvial et des grottes
- et un thème végétal vivifié par l'eau.



Ph. 34 La Coquille, (intérieur) détail

En Provence proche, dans les Bouches du Rhône, il n'existe que deux grottes ornées : celle d'Arnajon au Puy Sainte Réparate, et celle, très dégradée, des jardins d'Albertas à Bouc Bel Air, près d'Aix. Plus près de nous, dans l'Hérault, il n'y a en qu'une : celle du château de la Garenne à Poussan datant de la fin du 17^e siècle.

La salle de fraîcheur à l'entrée de la Coquille : un édifice de prestige



Ph. 35 Salle de fraîcheur de la Coquille

On entre dans la grotte ornée par une salle rectangulaire à deux absides. On venait y prendre le frais face au bassin comme en témoignent encore deux bancs de pierre d'époque. Cette salle avait la même décoration mais est aujourd'hui très dégradée (Ph.35). La salle s'ouvrait par trois arches sur une façade de type classique d'une belle facture, convenant à un édifice de prestige. La Coquille n'est donc pas simplement un bassin aménagé et décoré, ouvert à tous vents, mais un véritable petit monument

d'ornementation des jardins, fait pour être admiré de l'extérieur. A la même époque (à partir de 1684) avait été construite à Versailles une grotte ornée précédée d'une salle de fraîcheur à trois arches, placée devant le château. C'était la fameuse grotte de Thétys, détruite 20 ans plus tard. Elle était devenue une référence et un modèle diffusé grâce aux gravures de Le Brun.

Une allée d'arbres engazonnée amenait à la Coquille. Elle est mentionnée dans le compoix de 1774, dessinée dans la carte de Cassini de 1786 et dans le plan topographique d'Amelin de 1836. Elle faisait converger les regards sur la façade et renforçait ainsi son attrait. De plus, à proximité, se trouvait le très raffiné groupe statuaire des enfants au dauphin. Selon hypothèses récentes il pourrait provenir du château d'Ô où vivaient les de Saint Priest alliés aux Bocado. Il fut déplacé au 20^e siècle dans le bassin de la terrasse d'honneur face au château. Du 16^e au 19^e siècle, le dauphin est fréquemment utilisé pour évoquer le monde aquatique. On le retrouve au château d'Ô, à la Piscine, à la Guirlande, à l'Engarran, à Castries, ainsi que dans les hôtels Haguénot et de Guidais, parfois dans des représentations proches de celles de Bocado.



La maison des eaux et le puits à roues



© René LOPEZ

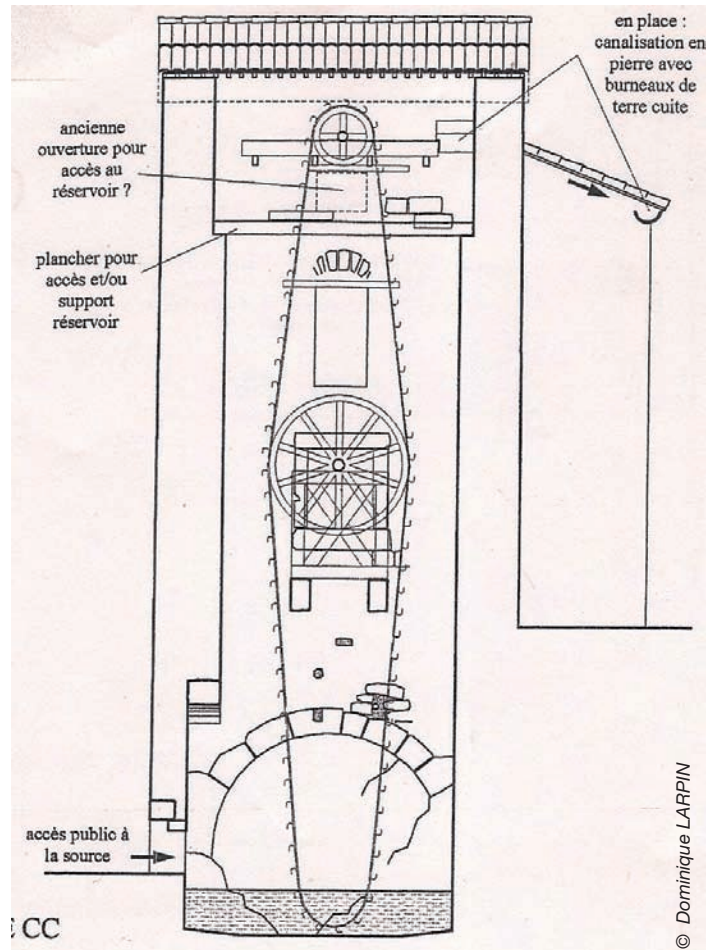
Ph. 36 La Maison de la Coquille

La Coquille et sa salle de fraîcheur sont certes un monument de prestige en soi, mais également la base d'un bâti utilitaire qui les surmonte : la maison des eaux, édifice encore également unique dans le Montpelliérais (Ph.36). Il permettait l'élévation de l'eau de la source de plus de 10 mètres jusque devant le château. Véritable tour, la maison des eaux contenait un puits à roue (pouzarenque en patois languedocien). Ce dispositif est d'origine indienne. Adopté par les arabes, il a été diffusé dans les régions méditerranéennes où il a été en usage du moyen-âge jusqu'au 20^e siècle. Dans notre région de nombreuses installations de puits à roue subsistent, dans des demeures nobles ou dans des villages. A Jacou même d'autres puits à roue existaient, dont un proche dans la rue de l'Hôtel de Ville. La particularité de celui de Bocaud tient dans la superposition de deux roues (Ph.37) qui entraînaient une chaîne ou corde à godets, accroissant ainsi la hauteur d'élévation de l'eau. Ce dispositif a pu être reconstitué à partir d'un mécanisme semblable à la villa Sainte Catherine à Montpellier.

Le mouvement des deux roues verticales était actionné, par un jeu d'essieux et d'engrenages relié à une troisième roue, cette fois ci horizontale. Elle était située dans une pièce attenante au premier étage et était mue par un âne ou une mule qui tournait autour. Depuis la récente

restauration de cet édifice, un cercle de couleur différente matérialise sur le sol le circuit de l'animal.

Au sommet de la deuxième roue verticale, l'eau des godets se déversait dans les tuyaux en terre cuite, dénommés burneaux, à l'intérieur d'une canalisation en pierre ou aqueduc, que l'on peut encore distinguer, au sommet du mur de l'enclos, puis du mur de soutènement de la première terrasse. Ces aqueducs sur sommet de murs existent dans d'autres châteaux, comme, par exemple, dans le parc du château de Montferrier.



© Dominique LARPIN

Ph. 37 Schéma du puits à doubles roues



LA PARTIE CLASSIQUE, 17^e ET 18^e SIÈCLES, DES JARDINS

Le « jardin à fleurs et à bosquets »

C'est l'expression employée dans le compoix de 1774 relatif au jardin de Thomas-Marie de Bocaud. Cette formulation retient deux composantes essentielles: le fleurissement qui était important, contrairement, peut être,

à l'idée reçue que les fleurs jouent un rôle secondaire dans un jardin régulier. En second lieu les bosquets qui étaient l'organisation de petites zones arborées, plantées, à valeur décorative et fournissant l'indispensable ombre.

La première terrasse

La terrasse d'honneur, devant le château, est ornée en son centre d'un grand bassin circulaire. Comme à Flaugergues, à la Piscine ou à la Guirlande, il s'agissait à l'origine d'un miroir d'eau (Ph.38). Sa fonction ornementale était de refléter et de mettre en valeur la façade du château. La surface de l'eau ne devait donc pas être troublée ou altérée. Mais depuis qu'il a accueilli, au début du 20^e siècle, le groupe statuaire des « enfants au dauphin » qui était devant la Coquille, l'eau du bassin met surtout en valeur celui-ci.



Ph. 38 Première terrasse supérieure

Au début du 20^e siècle, comme on peut le voir sur des photographies, le rôle du bassin avait changé en fonction des goûts nouveaux. Selon la mode d'exotisme des palmiers ont été plantés au bord (Ph.39). Récemment, le pourtour du bassin a été réaménagé dans un style plus proche de celui du 18^e siècle, avec des massifs géométriques de fleurs et des sols colorés (Ph.21, page 12).

Sur cette terrasse sont disposés des vases d'orangerie monolithes* en pierre calcaire, garnis, comme à l'époque, de grenadiers et de lauriers fleurs. Il faut se souvenir que lors du terrible et mémorable hiver 1709, le Rhône avait



Ph. 39 Bassin de la 1^{ère} terrasse et palmier

gelé. On était dans le petit âge glaciaire et même ces plantes relativement résistantes devaient, comme les orangers, passer l'hiver à l'abri. Une première orangerie, aujourd'hui disparue, se trouvait sur le côté sud, de plain pied. Aux 19^e et 20^e siècles ces lourds et malcommodes vases de pierre ont été remplacés par des vases d'Anduze, dont certains – signés Bertrand Boisset – sont encore présents.

Au bord de la terrasse d'honneur se trouvent deux corbeilles de fruits de mer, sur piédestaux, du 18^e siècle, très réalistes et finement sculptées (Ph.40). Elles encadrent la plaque en marbre avec l'inscription apposée en 1618 par Pierre de Bocaud. A l'entrée des deux escaliers menant à la seconde terrasse, deux statues de molosses veillent. Ils sont quasiment semblables à ceux de l'Engarran.



Ph. 40 Corbeille de fruits de mer



La seconde terrasse : le masque et les sphinges

Dans le mur de soutènement de la première terrasse, un buffet d'eau, en style rocaille Renaissance, comporte un masque dans une alcôve (Ph.41). De sa bouche l'eau



Ph. 41 Buffet d'eau du masque grotesque



Ph. 42 Sphinge surplombant l'escalier



Ph. 43 Sphinge, détail de la sculpture

s'écoulait sur des rochers disposés sur une vasque puis dans un élégant bassin, à bordures moulurées.

Le masque représente un visage humain surmonté d'une coquille, encadré de deux nageoires de dauphin. Cette sculpture résume la conception du fantastique héritée de la Renaissance italienne : le passage de l'humain au minéral et à l'animal, ainsi que de l'aquatique au minéral. Dans ce monde irréel les créatures et les genres peuvent se transformer, s'hybrider en passant d'un univers à l'autre. On retrouve des motifs similaires au château de la Mogère, à L'Engarran et à Versailles.

Sur des socles, surplombant le grand escalier à double volée ainsi que les jardins bas, deux magnifiques sphinges (Ph.42 et Ph.43) veillent énigmatiquement. La sculpture est particulièrement fine, travaillée jusqu'aux moindres détails. Les reliefs des corps de lion rendent la puissance de la musculature et des griffes. Les jeunes femmes en buste, souriantes, ont des coiffures en torsades, avec chignons, où se reconnaissent les moindres mèches ondulées retombant sur le dos. Elles portent un fin surplis de dentelle et broderies, franges et lambrequins moulant leurs formes, avec un effet de transparence, accentuant leur pouvoir séducteur. Elles allient ainsi harmonieusement, mais aussi étrangement, la puissance animale à l'élégance des représentations féminines du 18^e siècle.

Il n'existe pas de sphinges comparables dans la région de Montpellier. Celles du château d'Ô sont à l'égyptienne. Celles de la Guirlande, d'une taille plus modeste et d'un style différent, sont voilées. Seules, peut être, celles de Saint Laurent le Minier, bien qu'elles soient voilées, pourraient s'approcher de celles de Bocaud. Cette élégance rappelle celle des sphinges qui se trouvaient au château de Marly avant la Révolution, si l'on en juge par les dessins d'époque. Ces sphinges de Marly ont connu une grande popularité en Europe, reproduites sous forme de dessins et de petits bronzes.

Avec les sphinges reparaît le thème de l'hybridation, ici animale-humaine. Mais ces statues, rappelant l'énigme posée à Œdipe évoquent aussi le thème fréquent dans la statuaire des jardins des trois âges de la vie, ou tout simplement du temps qui passe. A l'Engarran, ce thème est traité sous la forme de mascarons, c'est à dire de trois visages d'une jeune fille, d'une adulte, et d'une femme âgée.



La troisième terrasse : le buffet d'eau de Flore (Ph.44)



Ph. 44 Buffet d'eau de Flore

La troisième terrasse comporte également un buffet d'eau engagé dans le mur de soutènement. Il s'agit d'une alcôve en rocaïlle, principalement de stalagmites, avec à sa base un bassin. De la voûte pendaient des stalactites comme nous le montre une photo du début 20^e siècle. (Ph.45) Il s'agit donc de l'évocation d'une grotte. Cette alcôve est encadrée de deux piliers avec des bossages* de congélations*. L'ensemble, à l'allure d'arc de triomphe, accentue encore l'aspect monumental du grand escalier à double volée avec ses murs latéraux de soutènement d'une hauteur de 5 mètres.

Dans l'alcôve une statue en marbre blanc, sur piédestal, représente une jeune femme au bras levé. Il pourrait s'agir de la déesse marine Amphitrite (ses pieds reposent sur un dauphin) ou, plus probablement, de Flore (elle tient une rose).

Cette terrasse s'élargit sur les jardins, en deux parterres symétriques à bordures de buis nains préconisés par Dézallier d'Argenville. Ces parterres étaient probablement fleuris. On trouve aux angles des socles en pierre qui pourraient avoir supporté des statues ou des vases. De part et d'autre, deux petits bassins elliptiques ont été récemment mis au jour.

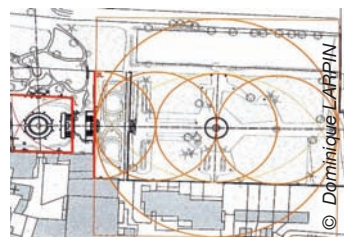
Cette terrasse s'allonge en contrebas du grand mur de soutènement récemment restauré dans la partie nord. Cette maçonnerie ordinaire devait être masquée au 18^e siècle par une palissade* de buis arborescents. Certains sont encore en place.



Ph. 45 Flore et les stalactites, détail

Les jardins bas ou quatrième terrasse

Par un nouveau palier et un escalier de quelques marches, on accède aux jardins bas où « la nature reprend ses droits », l'Art devant être subordonné à la Nature selon les principes de Dézallier d'Argenville... mais il s'agit d'une nature rigoureusement organisée par les tracés d'origine. Ceux-ci s'appuient sur un module égal à deux fois la longueur de la terrasse d'honneur, qui détermine un jeu de trois cercles qui règle toutes les proportions et dans lequel s'insèrent les axes et les bassins (Ph.46). Mais, en l'absence de plans d'époque, le détail des tracés des parterres de buis nous échappe. Les parterres actuels sont sans doute récents.



Ph. 46 Tracés régulateurs

L'allée centrale est l'axe de la mise en scène de l'eau

avec au milieu le grand bassin à gerbe. Au bout, un buffet d'eau devait terminer la perspective, comme à la Mogère, à l'Engarran et à la Guirlande. Il a aujourd'hui disparu, mais plusieurs éléments suggèrent son existence. Le plan cadastral napoléonien de 1808 figure un petit édifice (Ph.47). De récents sondages ont mis au jour ce qui pourrait être les fondations du bassin.

Un salon composé de trois imposants bancs à dossier et d'une table ovoïde en pierre, offre une perspective sur le grand escalier et le château. Un dispositif semblable existe à la Piscine et à Flaugergues. On a là un témoignage de ce que pouvait être la vie au 18^e siècle dans ces jardins conçus comme une extension en plein air, dans la nature, des pièces du château.

L'axe secondaire transversal est ponctué d'urnes à lambrequins ou vases à couvercle à pommes de pin

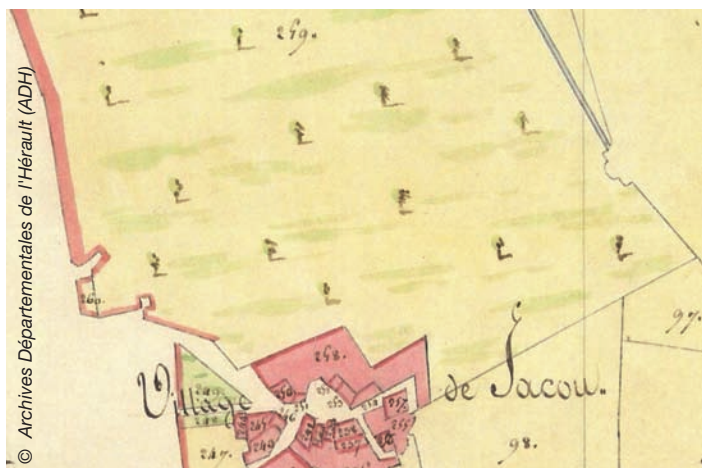
(Ph.48). Plus loin d'autres urnes, de factures diverses, rythment un alignement de cyprès d'époque. Certains ont pensé que ces vases provenaient de la dispersion du patrimoine de l'immense château de Bonnier de la Mosson, le « Versailles du Languedoc ». C'est peu probable si on en juge par la comparaison avec les vases de Bonnier présents au jardin de la Fontaine à Nîmes.

Du côté nord, l'axe transversal se termine par deux piédestaux supportant deux magnifiques corbeilles de plantureux légumes (Ph.49). Ces corbeilles sont de la même qualité que celles des fruits de mer de la terrasse supérieure. Elles sont aussi du même style que les corbeilles à fleurs de Flaugergues, du domaine d'Ô, la Mogère, la Piscine, l'Engarran, de Montferrier. Elles marquent l'entrée du potager qualifié de nouveau dans un document de 1818.



© René LOPEZ

Ph. 48 Vase à couvercle



© Archives Départementales de l'Hérault (ADH)

Ph. 47 Extrait du plan cadastral napoléonien, 1808



© René LOPEZ

Ph. 49 Corbeille de légumes

Des survivances végétales des 18^e et 19^e siècles

La palette végétale actuelle associe des plantes installées dès le 18^e siècle, d'autres, introduites aux 19^e et 20^e siècles ainsi que quelques végétaux spontanés. L'allée centrale est encadrée et rythmée par des cyprès, pour la plupart d'origine. Sa première partie a été doublée au 19^e siècle d'une contre-allée de tilleuls dont certains subsistent, surmontant des haies de lauriers-tins. On ne connaît pas précisément le tracé initial des allées et contre-allées secondaires qui encadraient des parterres de fleurs, voire de broderies de buis, mais les tracés actuels, datant du 19^e siècle, sont compatibles avec l'esprit des jardins classiques.

Des bulbes de narcisse « butter and egg », variété usitée au 18^e siècle et abandonnée depuis, ont été retrouvés, ainsi que des pivoines herbacées. L'ailante ou grand vernis

du Japon est présent. Il a été introduit en Europe à partir de 1740, lorsque les chinoiserries étaient à la mode. A l'époque, c'était un arbre exotique de prestige, apprécié pour son port et son feuillage. Au 19^e siècle, il est déclassé à cause de son odeur qui le fait surnommer en patois le pudis. Se reproduisant par drageonnage*, il est envahissant, tout comme le laurier noble.

Les buis nains des bordures semblent avoir été remplacés au 19^e siècle. Des myrtes à petites feuilles de la fin du 19^e siècle ou du début du 20^e siècle ont pu aussi se substituer à des myrtes antérieurs. Une photo des années 1930 nous confirme la présence de bordures d'iris. Certains espaces délaissés ces dernières décennies ont été envahis par une végétation spontanée de lauriers-tin, chênes blancs, pins d'Alep et frênes.



LE JARDIN ROMANTIQUE, 19^e SIÈCLE

Thomas-Marie de Masclary, dernier héritier des Bocaud jusqu'en 1836, et ses successeurs ont transformé la partie nord des jardins selon le goût de l'époque des jardins paysagers*. Deux principaux secteurs sont modifiés : la prairie de la Coquille et les terrasses nord.

Le secteur de la Coquille et son lac romantique

Dans la prairie de la Coquille un lac est creusé avec une île. (Ph.50) Alimenté par le ruisseau de la Ribeyrolle*, il s'écoule par un système de sur-verses en direction du ruisseau de la Mayre. Autour du lac sont plantées les



© Olivier de LABRUSSE
Ph. 50 Lac romantique

espèces au goût du jour en particulier des marronniers aujourd'hui sénescents. Une photographie ancienne nous montre une passerelle permettant d'accéder à l'île, où se trouvait une gloriette (Ph.51). Ce dispositif de lac serpentin* à l'anglaise est relativement rare dans la région. Il existe à Clapiers, dans le parc Leenhardt et à Lavérune dans le parc du château des évêques.

La prairie, elle-même, est transformée. Une photographie du début du 20^e siècle nous montre qu'elle était plantée d'un quinconce* de marronniers (Ph.52). En 1946, ils avaient déjà disparu et il ne subsistait plus qu'un grand platane devant la Coquille. A proximité, les cyprès certainement mal adaptés à cette zone humide sont remplacés par des platanes. La plupart n'ont pas un tronc unique, montrant qu'ils ont été recépés. Aujourd'hui la prairie offre un cadre paysager fort apprécié pour différentes manifestations.



© Association Jacou Histoire et Patrimoine (AHP)
Ph. 51 Lac romantique, avec la passerelle et la gloriette



© Association Jacou Histoire et Patrimoine (AHP)
Ph. 52 La quinconce de marronniers de la prairie de la Coquille, au début du 20^e siècle

Les anciennes terrasses classiques et leurs transformations romantiques

Quelques vestiges des 17^e et 18^e siècles subsistent dans les terrasses nord. Le mur de soutènement séparant les terrasses n°2 et n°3 est encore en place sur toute sa longueur. Un bel escalier encore en place permettait de descendre à la salle de fraîcheur et à la Coquille (Ph.53).

La végétation ancienne comporte des plantes de milieu sec et ensoleillé, ce qui indique que les terrasses, aujourd'hui boisées, pouvaient être autrefois des parterres à fleurs. Au 19^e siècle le milieu a été complètement transformé.

Conformément aux nouveaux goûts de nombreuses allées serpentine ont été tracées. Elles délimitent autant de petites plates-bandes. Les bordures ont été réalisées dans le style rocaïlle de l'époque à l'aide de pierres calcaires aux formes irrégulières issues des karsts* des garrigues. Des escaliers ont été aménagés en réemployant les pierres moulurées, et parfois courbes, de bancs des 17^e et 18^e siècles.

Dans les plates-bandes de très nombreux pieds de lauriers nobles ont été plantés, ainsi que des marronniers. On note également la présence de quelques cyprès. Ultérieurement le milieu n'a plus été entretenu. Les lauriers n'ont plus été taillés, ils ont proliféré et ont gagné en hauteur, créant une véritable petite forêt humide et sombre, avec un sous-bois pauvre en espèces végétales. Les anciens buis bas ont poussé vers le haut, cherchant la lumière. Les ordonnancements d'origine ont eu tendance à s'effacer.



Ph. 53 Escalier 18^e siècle des terrasses au nord

La glacière (Ph.54)



Ph. 54 La glacière

Le principal édifice du secteur est une salle, située dans l'axe de l'allée nord, partiellement enterrée dans la deuxième terrasse. Il s'ouvre par une grande arche dans l'alignement du mur de soutènement entre la deuxième et troisième terrasse. La salle est couverte d'une voûte bien appareillée en tufs* en partie effondrée. Elle se termine en abside. On n'est pas certain de la destination initiale de cette pièce qui pourrait être une seconde salle de fraîcheur. Il est clair en revanche qu'elle a été transformée au 19^e siècle en glacière. Le grand arc a été bouché, l'accès se faisait par un petit couloir servant de sas, communiquant avec une plate-forme par un escalier de quatre marches. Au centre, une ouverture circulaire en pierres moulurées donne sur une citerne de trois mètres de profondeur qui se

rétrécit vers le bas, un peu comme une amphore pansue. A la base, un puisard servait à évacuer l'eau résultant de la fonte des glaces. Une pierre circulaire fermait hermétiquement la citerne.

De nombreux châteaux avaient des glacières privées qui constituaient un élément de prestige. L'un des usages de la glace était la fabrication de sorbets. D'autres glacières existaient pour des usages publics. A Jacou il en existait une, au lieu dit la glacière, au bas du versant du Travers (orienté, lui aussi au nord), à proximité de la route de Vendargues. Il n'en subsiste plus qu'un cratère et des bases de murs. Il y en avait aussi à Castelnaud le Lez. Les glacières ont disparu avec l'arrivée de l'électricité et la possibilité de fabriquer de la glace, puis la diffusion des réfrigérateurs.

La récolte de glace, l'hiver, pouvait se faire à proximité dans les rivières ou les lacs gelés. Jusque 1850 environ, les hivers étaient froids. On pouvait aussi en produire dans des bassins aménagés. Un exemple spectaculaire par ses dimensions est celui du domaine de Lavalette, à Montpellier, en contrebas du zoo. Le grand bassin était alimenté par une source et un petit aqueduc. Il est attenant à une énorme glacière sous forme d'une tour semi-enterrée. On en récoltait aussi dans les montagnes, les Cévennes en l'occurrence. La neige ou la glace était transportée dans des charrettes, de nuit, emballée dans de la paille ou sous des fagots.



La réplique de la grotte de Lourdes

Un autre témoin de style rocaille de la fin du 19^e est la réplique de la grotte de Lourdes avec une statue peinte de

la Vierge, commémorant ses apparitions en 1858. Elle a été édifée au sommet de la deuxième terrasse.

CONCLUSION

Le château de Jacou et ses jardins nous permettent d'appréhender les évolutions de l'architecture, de l'art des jardins, des châteaux et folies du Montpelliérais, dans un contexte méditerranéen et provincial, mais très largement influencé, ou réinterprété, par les modes extérieures de la Renaissance italienne, du classicisme français, puis des styles paysagers et romantiques du 19^e siècle.

Malgré le passage des siècles et les dommages du temps, les jardins du château de Jacou ont préservé un certain nombre d'éléments singuliers et remarquables, parfois uniques, qui lui confèrent sa personnalité : la statuaire, le grand jeu des terrasses et des escaliers, la grotte ornée de la Coquille. S'y ajoute un système hydraulique quasi complet : la maison des eaux avec son puits à roue, l'aqueduc, les bassins et les buffets d'eau.

Le château de Jacou et ses jardins nous offrent aussi une série de leçons d'Histoire concrète avec de nombreux témoignages de l'art de vivre dans un château, ses jardins et son parc, au long de 5 siècles. On peut imaginer les êtres de chair et de sang qui ont vécu, travaillé ici et ont façonné ces lieux de vie.

Les recherches récentes sur la riche histoire de ce château et ses jardins ont mis en évidence un certain nombre de points qui restent encore inconnus et inexpliqués. Il reste donc encore des découvertes à faire. L'histoire du château et des jardins de Jacou n'est pas achevée...

Que soient remerciés tous ceux qui œuvrent à la restauration, la connaissance, et à la mise à disposition de tous, de ce patrimoine.



© Olivier de LABRUSSE

Coquille, motif



- ACADEMIE et CNRS-Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : « *Dictionnaire d'architecture* ».
- ALLAIN Y.M. , CHRISTIANNY J. : « *l'art des jardins en Europe. De l'évolution des idées et des savoir-faire* », Citadelles-Mazenod, 2006.
- ARTOPOS : « *Château de Jacou. Les jardins et le parc, dossier d'inventaire et de diagnostic* », 2 tomes, Ecole d'architecture de Marseille, (DRAC L.R), Conservation Régionale des Monuments Historiques (CRMH), 1999 ; « *étude préalable à la restauration du parc et de la grotte* », 2004.
- ASPORD-MERCIER S. : « *Jacou. Le château de Bocaud. Histoire, Architecture et Archéologie* », 2 tomes, et « *Jacou. Jardin et Parc du château de Bocaud. Sondages archéologiques. Rapport final d'opérations* », avec le concours de la commune de Jacou et de la Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, DRAC L.R, 2011.
- BENETIERE M.H : « *Jardin, vocabulaire typologique et technique* », Centre des monuments nationaux, éditions du patrimoine, 2000.
- BLANCHEMAIN A. : « *Jacou, petit village et grands seigneurs* », Presses du Languedoc, 2005.
- DUFLOS-ZUINGHEDAU C. : « *Les jardins de l'époque classique en Languedoc méditerranéen* », thèse université de Provence, 1984.
- FAURE D., VERDIER T. : « *Châteaux et demeures du Languedoc-Roussillon* », Presses du Languedoc, 1997.
- LARPIN D. : « *Jacou, parc et grotte. Etude préalable à la Restauration* », DRAC L.R – CRMH, 2 tomes, 2004.
- LERM (Laboratoire d'Etudes et de Recherches sur les Matériaux) : « *grotte du parc de Bocaud, Jacou : caractérisation des mortiers et polychromie* », 2004.
- THEBAUD P. : « *Dictionnaire des jardins et paysages* », Conservatoire des jardins et paysages, édition jeanmichelplace, 2007.
- TOUZERY-SALAGER A. : « *Les châteaux du Bas-Languedoc. Architecture et décor de la Renaissance à la Révolution* », Espace édition, 1996.
- VALANTIN M. : « *Jardin du château du parc de Bocaud à Jacou, rapport d'étude ethnobotanique* », 2004.

Sur Dagrant et Dézallier d'Argenville :

Dagrant (ou Dagrard - 1839-1915), peintre sur verre, était très à la mode. Ses verrières peintes représentant des scènes religieuses sont visibles dans des églises de France, d'Espagne et d'Amérique du sud. Dans l'Hérault, on peut admirer celles des églises de Paulhan et Saint Félix de Lodez. Ses verrières profanes sont plus rares et moins connues et d'un style différent. Elles figurent, avec beaucoup de fraîcheur, des paysages et scènes de nature.

Dézallier d'Argenville était membre la Société des Sciences Royales de Paris, mais aussi de celle Montpellier. C'est cette dernière qui parraine, en 1740, la 4^e réédition de son fameux ouvrage, « la théorie et la pratique du jardinage où l'on traite à fond des beaux jardins avec les Pratiques de Géométrie nécessaires pour tracer sur le Terrain toutes sortes de figures et un traité d'hydraulique convenable aux jardins » (édition Actes Sud, 2003).

Pour en savoir plus sur l'Histoire de Jacou, le château et les jardins de Bocaud, consulter le site de l'association « Jacou, Histoire et Patrimoine » : <http://jacou-histoire-patrimoine.net/>



Bossage : moellon ou cairon en saillie d'un mur, décoré.

Buffet d'eau : fontaine adossée à un mur, décorée. L'eau se déversait dans une ou plusieurs vasques, puis dans un bassin.

Cabinet de verdure : dans les jardins à la française des espaces étaient ménagés dans les bosquets, tels des salles.

Calade : sol décoratif fait de galets.

Classique : style en vogue aux 17^e et 18^e siècles. Certains emploient l'expression de « jardins réguliers » ou « jardins à la française ». Les jardins à la française sont, pour une grande part, issus de la Renaissance italienne. D'un point de vue plus local, à Bocaud, l'inventaire de succession de 1788 montre que la bibliothèque contenait de nombreux ouvrages sur les jardins, dont certains en italien.

Compoix : les « compoix terriers » étaient l'équivalent, sous l'Ancien Régime, de nos actuelles matrices cadastrales. Ils étaient organisés en listes de propriétaires et de leurs parcelles. Ils étaient la base pour le paiement du principal impôt royal, la taille, assise sur les biens fonciers « roturiers ». Les biens fonciers « nobles » en étaient exemptés. La grande majorité des terres était roturière, y compris celles pouvant appartenir de personnes nobles. C'était en particulier le cas pour les Bocaud.

Congélation : motif sculpté figurant l'écoulement de l'eau en nappes. Double volée : il s'agit de deux escaliers, symétriques, face à face.

Drageons : pousses à partir de bourgeons directement sur des racines.



Folie : châteaux et domaines de campagne où l'aristocratie montpelliéraine, issue de la Cour des Aides, Comptes et Finances des Etats du Languedoc, venait résider à la belle saison, parallèlement aux hôtels particuliers en ville. Le terme viendrait du latin « folia » signifiant feuille, feuillage.

Gypseries : décors sculptés sur plâtre fin, frais, exigeant donc une maîtrise parfaite et immédiate, sans « repentirs ». Selon A.Touzery-Salager (ouvrage cité) cette technique est d'origine italienne, introduite en Provence puis en Languedoc méditerranéen au 17^e siècle.

Jardins de propreté : expression favorite de Dézallier, dès le début de son traité pour désigner les jardins de prestige les plus soignés artistiquement. Il les oppose aux jardins utilitaires que sont les potagers et vergers, sans valeur esthétique (selon lui). Ces derniers doivent être soigneusement séparés, hors de vue.

Karst : formation rocheuse résultant de processus naturels d'érosion chimique qui désagrègent les parties les plus vulnérables des roches, créant des anfractuosités, leur donnant des aspects et formes irrégulières. C'est le cas dans nombre de nos garrigues.

Maison des Eaux, maison de la Coquille : ces deux expressions sont équivalentes. Au sens strict la Coquille c'est la grotte ornée, la maison des eaux c'est l'ensemble de l'édifice.

Meneaux : au sens strict le meneau est la barre verticale au centre d'une fenêtre. La barre horizontale est la « traverse ». Les deux forment une croix. Ces fenêtres à croisée sont typiques de la Renaissance.

Monolithe : fait d'une seule pierre.

Nymphée : grotte artificielle, décorée, de tradition antique et de la Renaissance italienne.

Palette végétale : on désigne par là les différentes plantes choisies et implantées à telle ou telle époque, selon les traités de l'art des jardins et les modes en cours. Les palettes végétales de Bocaud et leurs subsistances ont été étudiées par M. Valantin, ethnobotaniste (ouvrage cité).

Palissade : les palissades de verdure, dans l'art des jardins, étaient constitués d'arbustes ou d'arbres, soigneusement taillés à la verticale, de manière à constituer des murs végétaux.

Parterres de broderie : motifs végétaux, inspirés des broderies sur tissus, constitués de buis ou de plantes monochromes et de sols en sable ou gravier de couleurs ainsi que de fleurs de différentes couleurs. Du fait de leur fragilité et des changements de modes ces parterres ont disparu. Dans la région quelques reconstitutions - ou plutôt réinterprétations - peuvent se voir à Flaugergues, Restinclières, Castries.

Quinconce : du latin « cinq onces ». C'est la disposition de 5 éléments selon une figure géométrique telle les 5 points sur un dé à jouer : 4 aux coins du carré, 1 au centre. En cas d'arbres, de quelque manière que se porte le regard, les arbres sont alignés, égaux et parallèles. Les quinconces d'arbres d'ornement, fournissant un couvert régulier, sont, généralement, destinées aux promenades.

Ribeyrolle : cours d'eau de Jacou, peut s'écrire au féminin ou au masculin (le Ribeyrol).

Rocaille : ce terme définit, ici, deux styles différents de décors à deux époques :

- à partir du 16^e siècle, sous l'influence de la Renaissance italienne, décors en coquillages et concrétions (tufs, stalactites, stalagmites) sur enduits colorés, voire peints.
- Au 19^e siècle, décors à base d'amas de pierre dans lesquels l'on fait pousser des plantes adaptées à ce milieu. Ils se trouvent dans les grottes ornées (nymphées), fontaines ou buffets d'eau. A Bocaud, dans la partie romantique (terrasses nord) ce sont des blocs de pierre naturels, irréguliers, creusés de cavités qui bordent les allées, Ces roches, telles qu'on peut en voir en garrigues, sont issues de terrains karstiques.

(- Un troisième sens existe pour le mot « rocaille » s'appliquant au style décoratif Louis XV, qualifié aussi de « rococo »).

Romantique : cet adjectif caractérise un style de jardins apparu à partir de la fin du 18^e siècle, sous l'influence anglaise, d'où l'expression de « jardin à l'anglaise ». Souhaitant imiter les paysages naturels on emploie aussi l'expression de « jardin paysager ».

Salles de fraîcheur : dans les jardins de la Renaissance et classiques, ce sont pièces semi enterrées ou dans un bâtiment souvent construit à cet effet, où l'on s'abritait de la chaleur.

Serpentin : employé pour décrire les tracés en courbe des chemins, bassins, lacs des jardins « à l'anglaise » puis « romantiques ». Ces courbes, se voulant inspirées de la nature, s'opposent aux tracés rectilignes des « jardins à la française » des 17^e et 18^e siècles jugés, dès la fin du 18^e siècle et au 19^e siècle, trop rigides et artificiels.

Staff : un type de plâtre, avec des liants végétaux, utilisé en décoration.

Statuaire : cet adjectif désigne non seulement les statues mais également tous les éléments décoratifs mobiliers en pierre, tels que vases, urnes, corbeilles de fruits de mer, de légumes...ces mobiliers ont pu être déplacés d'un jardin à l'autre et à l'intérieur même du jardin. Dans le cas de Bocaud, contrairement à d'autres châteaux et folies du Montpelliérains, on ne connaît pas (encore ?) l'origine de la statuaire, les datations, les noms des sculpteurs.

Stuc : enduit à la chaux, teinté dans la masse. Il se prête à l'incorporation de décors en relief.

Tuf : roche constituée à partir de dépôts de calcaire dans les rivières sur des brindilles, des feuilles, des rochers en place. C'est le cas dans les rivières de la région. Dans la Mosson et le Lez le tuf était exploité comme de véritables carrières. Du fait de son aspect en éponge et ses irrégularités le tuf était utilisé dans les décors de type rocaille. Du fait de sa légèreté il était souvent employé pour les voûtes et les plafonds.



© Olivier de LABRIJUSSE